



## E' L O G E

### D E M. D E C R O U Z A S.

**J**EAN-PIERRE DE CROUZAS naquit à Laufanne le 12 Avril 1663, d'Abraham de Crouzas, Colonel d'un régiment de Milice, & Lieutenant-baillival de cette ville, & d'Elisabeth François.

La maison de Crouzas est une des plus nobles & des plus anciennes du pays de Vaud dans la Suisse Romande: le bourg de Crouzas dont elle emprunte son nom, & qu'elle possède de temps immémorial, est situé à trois lieues de Laufanne, & relevoit autrefois immédiatement des Empereurs.

Le jeune Crouzas étoit né d'un tempérament délicat, & qui faisoit craindre pour ses jours. On essaya inutilement de le fortifier par les secours que l'art fait employer en pareil cas; enfin le jeune enfant rebuté des remèdes dont on l'accabloit sans aucun succès, proposa au Médecin de les cesser: celui-ci, qui peut-être n'étoit pas fâché d'être débarrassé d'une cure aussi difficile, se rendit à ses prières; il dit qu'il falloit absolument le laisser en repos, & prédit que s'il pouvoit une fois passer l'âge de quatorze ans, il arriveroit à la vieillesse la plus reculée; prédiction que l'évènement a pleinement vérifiée.

Le génie qu'il avoit pour les Sciences, n'attendit pas long-temps à se déclarer; les précepteurs les plus habiles avoient bien de la peine à le suivre, & ses progrès surpassoient de beaucoup leur attente: il parcourut avec rapidité toutes les classes des humanités, & en sortit avec distinction à l'âge de treize ans.

Le père de M. de Crouzas étoit, comme nous l'avons dit, homme de guerre, il auroit bien souhaité que son fils eût embrassé le parti des armes; mais l'inclination que le

jeune homme avoit pour les Sciences, & les talens supérieurs qu'on reconnoissoit en lui pour y réussir, l'emportèrent, & il fallut lui laisser la liberté entière de s'y livrer.

Il commença donc son cours de Philosophie qu'il eut fini à quinze ans, après avoir donné des preuves par les actes qu'il soutint avec distinction, qu'à cet âge auquel il est si rare de penser solidement, il avoit travaillé en homme fait & en véritable Philosophe.

Aussi-tôt qu'il fut sorti de Philosophie, la capacité qu'il avoit fait paroître, lui attira des disciples, entr'autres le fils du bailli de Lausanne de ce temps-là, qui profita si bien de ses leçons, qu'il obtint en 1682, la chaire de Philosophie à laquelle le jeune de Crouzas aspirait lui-même: trait qui fait plus d'honneur à ses talens & à sa franchise, qu'au bon cœur de son disciple.

Avec un esprit aussi vif & aussi ami du vrai que celui de M. de Crouzas, il étoit impossible que l'ancienne Philosophie pût lui plaire. Les œuvres de Descartes lui tombèrent entre les mains; il les lut avec avidité, & y puisa à la fois la véritable manière de se conduire dans les recherches philosophiques, & le goût des Mathématiques.

L'étude de la Théologie suivit de près celle de la Philosophie; il y fit des progrès surprenans; mais peu satisfait de ses maîtres, il voulut s'instruire par lui-même, & après avoir pris pendant quelque temps des leçons des plus fameux professeurs de Genève, il partit pour Leyde âgé seulement de dix-neuf ans. La réputation de sa sagesse étoit déjà si établie, qu'on confia à sa conduite un gentilhomme de ses parens, plus âgé que lui, qui faisoit le même voyage.

Le peu d'accord qu'il trouva entre les différens Théologiens, l'engagea à être toujours sur ses gardes, & à ne rien admettre de leur part sans l'avoir bien scrupuleusement examiné: ce fut-là le principal fruit qu'il retira de ce voyage.

Il fit connoissance en Hollande avec le fameux Bayle: celui-ci très-entêté du pyrrhonisme, eut souvent dispute avec le jeune Philosophe qui refusoit constamment d'adopter

cette opinion. Un jour que M. de Crouzas étoit venu pour le voir, il le trouva attaqué d'une violente migraine, & presque hors d'état de soutenir la conversation: l'occasion étoit trop favorable pour la manquer. Il lui demanda si pour le coup il pouvoit douter de cette vérité, que la migraine étoit un mal: M. Bayle accoutumé au rôle qu'il avoit entrepris de jouer, répondit très-sérieusement qu'il en doutoit, & ne manqua pas, au défaut de bons raisonnemens, d'employer grand nombre de sophismes très-spécieux pour appuyer cette singulière idée, & pendant la conversation qui fut assez longue, il ne voulut jamais convenir de rien. Si M. de Crouzas eût voulu la pousser un peu plus loin, probablement la migraine augmentée par la dispute, auroit fait plus que la raison, & auroit au moins réduit son adversaire au silence: seule victoire que le Sage puisse se promettre de remporter sur un homme d'esprit entêté.

Au sortir de la Hollande il se rendit à Paris, où il séjourna environ six mois; il y fit connoissance avec les PP. Malebranche & le Vassor, de l'Oratoire. L'amour de l'étude & de la retraite lui avoit fait prendre un goût marqué pour la vie qu'on mène dans cette célèbre congrégation: ces M.<sup>rs</sup> crurent pouvoir en profiter pour le gagner à la religion Catholique; mais ils ne purent le persuader, & cet amour de la retraite ne servit qu'à l'empêcher d'aller à la Cour. On sera peut-être étonné que ce même goût lui permît de fréquenter assez assidument le théâtre; mais c'étoit en Philosophe, & dans la vûe d'en tirer parti pour connoître les passions, & la manière de les mettre en œuvre ou de les arrêter. Si le même esprit guidoit encore tous ceux qui assistent aux spectacles, on ne reprocheroit certainement pas au theatre de contribuer à la dépravation des mœurs.

Après avoir vû pendant deux années de voyage ce qu'il y avoit en France & en Hollande d'hommes illustres, & s'être enrichi d'une infinité de connoissances, M. de Crouzas retourna dans sa patrie; il y épousa en 1684, damoiselle

Louise Loys, fille de noble Jean-Louis Loys, Contrôleur général & seigneur de Marmand. Peu de temps après il fut nommé Professeur honoraire en Philosophie: aussi-tôt qu'il eût commencé d'enseigner, sa maison & même plusieurs de celles du voisinage se trouvèrent continuellement occupées par ses disciples, tant étrangers que du pays, presque tous de la première qualité. Il leur donnoit des leçons de latin, de grec, de Philosophie, de Mathématique, & employoit à ce travail huit à dix heures par jour: on eût cru voir revivre l'école de Socrate ou de Platon, & on l'eût cru davantage à l'abondance de ses idées & de ses connoissances, & à la noblesse de l'expression. Mais ce que nous ne pouvons passer sous silence & qui tourne plus à sa gloire que tout ce que nous venons de dire, c'est l'extrême soin avec lequel il exigeoit de ses disciples la plus grande régularité de mœurs. Platon fermoit l'entrée de son école à quiconque n'étoit pas Géomètre: M. de Crouzas n'ouvroit la sienne qu'à ceux qu'il savoit avoir le cœur aussi droit & aussi net que l'esprit.

On pourroit croire, & même avec justice, qu'un travail aussi continuel absorboit tout son temps; cependant il composoit encore des sermons avec soin, comme Ministre; qualité qu'il avoit acquise peu de temps auparavant, & travailloit à divers autres Ouvrages, sur-tout à sa Logique qui a toujours été son traité favori.

En 1700, il fut nommé à la chaire de Théologie; mais la Philosophie & les Mathématiques le retinrent avec tant de force, qu'il leur donna la préférence, & il fut installé Professeur en titre de Philosophie & de Mathématique dans le cours de la même année. Les thèses qu'il faisoit soutenir, étoient moins des thèses que de véritables traités: vingt-deux de ces morceaux rassemblés, composèrent une Logique complète.

Un Professeur du mérite de M. de Crouzas faisoit trop honneur à l'Université de Lausanne, pour qu'elle ne souhaitât pas de l'avoir à sa tête: aussi en 1706, il fut chargé du rectorat, & prononça chaque année des discours publics sur

différens sujets intéressans ; ils ont tous été imprimés à Amsterdam en 1737, sous le titre de *divers Ouvrages de M. de Crouzas*.

Enfin en 1712, parut la première édition de sa Logique. L'accueil que le public a fait à cet Ouvrage, le grand nombre d'éditions qui en ont paru, les traductions & les abrégés qui en ont été faits, sont un éloge plus complet que tout ce que nous en pourrions dire.

Une conversation qu'il eut à Lausanne avec M. le baron de Stain, gouverneur du prince de Wirtemberg, à l'occasion d'un palais où toutes les règles de l'art étoient observées sans qu'on y pût remarquer aucune beauté, engagea M. de Crouzas à composer un Livre d'un goût & d'un genre bien singulier ; c'est son *Traité du Beau*. Il s'agit dans cet Ouvrage, de déterminer métaphysiquement ce je ne sais quoi qui fait donner ou refuser si diversement le nom de *beau* aux mêmes objets, qui fait accorder aux uns la beauté sans agrémens, & aux autres la qualité de plaire sans beauté ; en un mot, de démêler les mouvemens les plus obscurs & les plus cachés de l'esprit & du cœur. Le principe de M. de Crouzas est que l'ame unie au corps ayant des idées tout-à-fait indépendantes des sens & des perceptions qui en dépendent, & qu'on nomme *sensations*, il y a aussi deux espèces de beautés, l'une dépendante de la proportion des différentes parties du sujet, l'autre dépendante du rapport plus ou moins parfait de ce même sujet avec nos sens ou nos sentimens. Agamemnon & Brutus sacrifient, l'un sa fille, & l'autre ses fils au bien de l'État. L'action de l'un & de l'autre est également belle aux yeux de l'esprit, parce qu'elles ont un même rapport aux loix de tout Gouvernement, qui imposent à ceux qui commandent, la nécessité de tout sacrifier pour leur État ; mais la dureté plus que stoïque de Brutus révolte, parce qu'elle n'a aucun rapport avec l'amour paternel gravé dans nos cœurs de la main de la Nature, au lieu que la douleur d'Agamemnon intéresse & rend son action susceptible d'un second genre de beauté que celle de Brutus ne peut avoir.

De ce double principe appliqué à un grand nombre de sujets, il tire l'explication très-vrai-semblable de l'impression qu'ils doivent faire sur nous : malheureusement les sensations & encore moins les passions ne sont pas tout-à-fait du ressort de la Métaphysique, & il faut avouer que quoique le livre de M. de Crouzas soit un livre excellent & tout-à-fait neuf, le je ne fais quoi qui fait le beau pour les sens & pour les passions, est & sera probablement encore longtemps un je ne fais quoi.

Jusqu'ici nous n'avons vû dans M. de Crouzas que le Métaphysicien & le Philosophe : ce ne fut qu'en 1715, qu'il avoua au public qu'il étoit Mathématicien, par un petit Ouvrage intitulé, *Réflexions sur l'utilité des Mathématiques, & sur la manière de les étudier, avec un nouvel essai d'Arithmétique démontrée* : celui-ci fut suivi en 1717, de la Géométrie des lignes & des surfaces circulaires. En 1719, il commença à travailler sur les sujets proposés pour la première fois par l'Académie, pour le prix fondé par M. Rouillé de Meffay, & il eut aussi l'honneur d'être le premier couronné : ce discours imprimé à la tête du recueil que l'Académie a donné au public des pièces qui ont remporté les Prix, roule sur le principe, la nature & la communication du mouvement. L'année suivante parut son commentaire sur l'analyse des infiniment petits de M. le marquis de l'Hôpital, imprimé à Paris in-4.°, & remporta le Prix proposé par l'Académie des Sciences de Bordeaux, sur la cause du ressort.

Au milieu de l'occupation que devoient donner à M. de Crouzas les Ouvrages dont nous venons de parler, on n'imagineroit pas aisément qu'il travailloit à un autre d'un genre différent, mais toujours dicté par le même esprit de citoyen zélé ; c'étoit son *Traité de l'Éducation des Enfants*, qui parut en deux volumes in-douze en 1722.

Les Théologiens Protestans ne sont pas plus exempts de disputes que les Théologiens Catholiques ; il s'en éleva cette même année une considérable à Lausanne au sujet d'un Formulaire que l'Université, dont étoit alors Recteur M. de  
Crouzas,

Crouzas, & la plupart des autres Ministres ne pouvoient se résoudre à signer : il usa de toute la prudence pour tâcher de concilier les deux partis, tantôt cédant ce qu'il croyoit pouvoir céder, tantôt tenant ferme. Il en arriva ce qui arrive presque toujours, la passion s'en mêla, & le conciliateur, à qui on devoit de la reconnoissance & des éloges, devint odieux à tous les disputans, & en butte à leurs discours & à leurs reproches, mais il leur eut bien-tôt échappé; un homme de son mérite est citoyen né de toutes les villes où il se trouve des gens qui savent penser. Groningue profita de la faute de Lausanne, & il accepta la chaire de Philosophie & de Mathématique qu'on lui proposa dans cette ville, qu'il préféra à d'autres qui lui offroient une pareille retraite, tant à cause de M. Barbeyrac son ancien disciple, qui y étoit alors Professeur en Droit, que parce que cette nouvelle demeure pouvoit lui procurer l'avantage d'être employé à l'éducation du Prince aujourd'hui Stathouder de la république de Hollande.

Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Groningue, il fit imprimer plusieurs Discours & plusieurs Ouvrages à l'usage de ses disciples, entre lesquels se trouve une rhétorique singulière, qui n'est que l'analyse & la traduction de quatre harangues de Tite-Live, dans lesquelles il trouve l'application de toutes les règles, & un *Traité De Mente humanâ, substantiâ à corpore distinctâ & immortali.*

Le projet qu'il avoit formé d'être employé à l'éducation du prince d'Orange, ne put avoir lieu; mais la Princesse, qui avoit eu le temps de le connoître, le recommanda de telle sorte au Landgrave de Hesse-Cassel son père, & au prince Guillaume son frère, pour l'éducation du prince Frédéric leur fils & petit-fils, qu'ils lui confièrent au mois d'Avril le poste important de Gouverneur de ce jeune Prince; poste dont personne ne pouvoit être plus à portée de s'acquitter dignement, tant par l'universalité de ses connoissances, que par la douceur de son caractère & l'intégrité de ses mœurs : aussi le Landgrave, le prince Guillaume & le Roi

de Suède lui témoignèrent-ils leur reconnoissance par des lettres les plus gracieuses, par le brevet de conseiller d'Ambassade, & par une pension considérable.

Ce fut aussi dans ce même temps que l'Académie acquit M. de Crouzas; il fut reçu le 29 Août 1725 à la place d'Associé-Etranger, vacante par la mort de M. le duc d'Escalonne.

L'éducation du prince de Hesse étant finie, plus libre que jamais il retourna dans sa patrie, & reprit ses études. Deux ans après son retour, il donna son *Examen du pyrrhonisme*, qui fut imprimé in-folio à la Haye en 1734. Il avoit remarqué que la plus grande source de l'irréligion & du dérèglement des mœurs, qui ne vont guère l'un sans l'autre, étoit un fond de pyrrhonisme soutenu & fomenté par les passions: l'amour de la vérité lui inspira de tarir, s'il étoit possible, une source si féconde de désordres, en forçant cette dangereuse secte jusque dans ses derniers retranchemens. Pour y parvenir, il s'attache à combattre ses plus grands partisans, savoir, Sextus Empiricus chez les Anciens, & Bayle parmi les Modernes; c'est sur-tout contre ce dernier qu'il tourne plus particulièrement ses armes, apparemment comme le plus dangereux; & en effet, on ne peut disconvenir que la manière fine, savante & ingénieuse avec laquelle ce célèbre Auteur enveloppe ses plus dangereuses opinions, ne rendent autant ses Ouvrages les délices de l'esprit, que ses sentimens les rendent le poison du cœur.

Un nouveau Prix que M. de Crouzas remporta en 1735 à l'Académie de Bordeaux, & qui étoit le troisième, parce qu'il en avoit remporté un second pendant son séjour à Cassel, le mit, suivant les réglemens de cette Compagnie, dans le cas de ne plus concourir; mais ce ne fut que pour être admis au nombre de ces mêmes Académiciens qui l'avoient déjà tant de fois couronné: il y fut reçu le 20 Décembre de la même année.

La chaire de Philosophie de Lausanne, qu'il avoit remplie avec tant d'approbation, devint vacante en 1737, par la



mort de M. de Treytorens, son successeur; il en fut de nouveau pourvû par l'élection de son Souverain, qui établit en même temps un autre Professeur honoraire pour faire ses fonctions publiques, lorsque l'âge ou les infirmités l'empêcheroient de les exercer.

M. de Silhouette ayant traduit en prose le Poëme ou Essai de M. Pope sur l'Homme, M. de Crouzas, dont la délicatesse étoit extrême sur cet article, crut y remarquer quelques traits de Spinofisme, ou plutôt d'un *fatalisme* conforme au système de l'harmonie préétablie de M. de Leibnitz: son amour pour la vérité l'engagea aussi-tôt à composer & à publier un examen de ce Poëme; & la traduction en vers du même Ouvrage par M. l'Abbé du Resnel ayant paru, lui donna lieu d'ajouter de nouvelles remarques, & de publier une seconde édition de son livre: il y traite durement l'harmonie préétablie; mais ne croyant pas encore avoir porté d'assez rudes coups à cette opinion, il l'entreprend de nouveau dans un Ouvrage qu'il fit paroître en 1741, sous ce titre: *De l'esprit humain, substance différente du corps, active, libre, immortelle; vérités que la raison démontre, & que la révélation met au dessus de tout doute.*

M. de Crouzas avoit, comme nous avons dit, puisé dans les Œuvres de Descartes le goût & les principes de la Philosophie; il étoit bien difficile qu'il n'eût adopté les idées de ce grand Philosophe avec sa méthode. Un exemplaire des Principes de M. Newton lui étant tombé entre les mains, il en remplit toutes les marges de réponses aux objections qui y sont répandues contre la Physique Cartésienne: un de ses disciples, imbu avec soin par lui-même de ses principes, lui demanda cet Ouvrage, comptant bien y trouver des réponses aux objections les plus fortes de M. Newton; mais l'attachement de M. de Crouzas pour la philosophie de Descartes, n'avoit pû le conduire au delà de la vérité. La lecture du livre & des notes produisit un effet tout-à-fait singulier; avant que de l'avoir finie, le jeune Cartésien étoit devenu Newtonien: M. de Crouzas, surpris, demanda les

raisons de son changement, il les lui expliqua; le Maître les écouta, quoique prévenu d'un autre système, & à la fin s'y rendit, & devint lui-même défenseur de cette opinion, qu'il avoit voulu attaquer.

Outre les Ouvrages dont nous avons fait mention, il en avoit encore entrepris plusieurs, entr'autres un Traité sur l'union de l'ame & du corps, qui est presque achevé, & où il développe ce sujet intéressant avec toute la précision possible; une morale démontrée, une géométrie à l'usage de la Physique, où toutes les propositions nécessaires à cette dernière (si cependant il y en a qui ne le soient pas) étoient comprises; & un Traité de Physique, dont le but principal étoit de donner des règles & des conseils pour l'étude de cette Science.

Au milieu de tant d'occupations, M. de Crouzas trouvoit encore le temps de voir compagnie, & d'être en commerce de lettres avec les personnes les plus distinguées & les plus illustres de l'Europe. Nous pouvons compter dans cette liste M.<sup>rs</sup> les cardinaux de Fleury & Passionei, M. le comte du Luc, M.<sup>rs</sup> de Fontenelle, de Reaumur, avec qui il a toujours été plus particulièrement lié, Rousseau, Cassini, Voltaire, M. Cyprianus, conseiller du duc de Saxe-Gotha, M. l'abbé Mosheim, feu Madame la marquise du Châtelet.

Dès l'année 1747 il avoit commencé à sentir l'affoiblissement de la vûe & de l'ouïe, qui jusqu'alors l'avoient servi parfaitement; ces infirmités furent suivies de quelques autres, qui le réduisirent à ne pouvoir plus s'occuper, quoique son esprit accoutumé au travail ne cessât de le demander. Cette situation le jeta dans une espèce de mélancolie, qui n'étoit interrompue que quand on lui parloit des Sciences ou de la Religion, les deux plus chers objets de ses recherches; il paroïssoit alors se réveiller un moment, pour retomber après dans son premier état. Enfin, après avoir passé près de trois ans dans cette langueur, il tomba dans un sommeil léthargique, qui ne lui laissoit d'intervalle que les momens de douleurs que lui causoient ses infirmités: ce sommeil

dura environ trois semaines, au bout desquelles il finit doucement sa longue & laborieuse carrière, le 22 Mars de cette année, âgé de près de quatre-vingt-sept ans.

Le mérite de M. de Crouzas paroît avoir moins été l'excellence & la supériorité dans un certain genre, que l'universalité des connoissances & des talens littéraires : il est en effet bien rare d'en rencontrer tant & de si différens dans une même personne, & plus encore de les y voir portés chacun à un si haut degré.

Il avoit un art singulier pour tirer parti des génies qui paroissent le moins propres aux Sciences ; il savoit assaisonner la vérité de manière à la faire passer, malgré la prévention. A portée d'ailleurs de sentir tout ce que les talens peuvent procurer de plaisirs, il goûtoit avec les uns celui de la Musique, avec d'autres celui de la Poésie ; un tableau, un morceau d'Architecture ne pouvoient rien avoir de beau qu'il ne fâisît sur le champ. C'est ainsi que les Sciences & les Arts savent dédommager, par les plaisirs qu'ils procurent, de la peine qu'il en coûte pour les acquérir.

Son cœur étoit encore plus estimable que son esprit ; les plaisirs les plus précieux pour lui étoient ceux de l'amitié, il ne craignoit rien tant que les disputes, & sur-tout les disputes de Religion ; il possédoit même à un tel degré l'esprit de paix & de conciliation ; que sur la réputation du Pape \* actuellement régnant, il avoit conçu le dessein de travailler avec lui à la réunion des Luthériens à l'Eglise Catholique, & vouloit, si son grand âge le lui avoit pû

\* Prosper Lambertini, né à Bologne d'une famille noble, le 31 Mars 1675, a été d'abord *Ponent* pour les causes de béatification, ensuite E'vêque, puis Archevêque de Bologne, nommé Cardinal le 9 Décembre 1726, & élu souverain Pontife le 17 Août 1740. On a de lui le livre *De beatificatione servorum Dei*, en 5 vol. in-fol. *De Synodo diœcesanâ*, un *Bullaire*, un

*Martyrologe*, &c. Il a établi une école de Liturgie, & ses propres livres ont servi aux instructions de cette Ecole, qui est florissante ; il a orné la ville de Rome d'antiquités de toute espèce, a fait tirer de terre le célèbre obélisque de Sésostris, transporté à Rome par Auguste, & on travaille actuellement par ses ordres à une méridienne qui traversera tout l'E'tat ecclésiastique.

permettre, se rendre à Rome, pour en conférer avec ce sage Pontife, pour qui il avoit pris une si juste estime, & que nous ne pouvons nommer sans éloge, même dans le sein d'une Académie, non pour ses vertus chrétiennes, auxquelles les louanges des hommes ne peuvent, ni ne doivent servir de récompenses, mais pour son savoir & son goût pour les Sciences, qui, long-temps avant son pontificat, l'avoient mis au rang des grands hommes de son siècle.

M. de Crouzas n'a laissé de son mariage que M. de Crouzas, actuellement Premier Ministre de Laufanne, & Madame de Chezeaux, mère de M. de Chezeaux\*, Correspondant de l'Académie, déjà connu, malgré sa jeunesse, par plusieurs Ouvrages, & digne de succéder à la réputation de son illustre aïeul.

Sa place d'Associé-Etranger a été remplie par M. le baron de Vanfwieten, premier Médecin & Bibliothécaire de leurs Majestés Impériales.

\* Ce même M. de Chezeaux, | à Paris en 1752, à la fleur de son  
duquel on avoit lieu de concevoir | âge, emportant avec lui les regrets  
les plus grandes espérances, mourut | de tous ceux qui l'avoient connu.

